



HAL
open science

Europe, l'autre cap, entre traductions et transferts

Damien Ehrhardt, Hélène Fleury

► **To cite this version:**

Damien Ehrhardt, Hélène Fleury. Europe, l'autre cap, entre traductions et transferts. 2020. hal-03124335

HAL Id: hal-03124335

<https://hal.science/hal-03124335>

Preprint submitted on 28 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publi es ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou priv es.

Damien EHRHARDT & Hélène FLEURY

EUROPE, L'AUTRE CAP ENTRE TRADUCTIONS ET TRANSFERTS

Bien que les origines du nom remontent à 700 avant J.C., la dénomination “Europe” n’est véritablement apparue dans un usage contemporain qu’après 1700. Son existence comme objet spécifiquement politique est encore plus récente, avec le processus de construction européenne¹. En revanche, son origine étymologique est moins explicite et plus polysémique : le nom grec *Εὐρώπη*, composé de *εὐρύς* (large, qui se répand au loin) et *ὄψ* (voix, parole ; regard, vue), indique une spécificité autoréférentielle du personnage mythologique, dont la voix ou le regard porte et se répand au loin. Une autre acception du terme comporte une dimension de lien ouvert : l’hypothèse selon laquelle Europe proviendrait d’une langue sémitique – et non du grec – et signifierait la « terre où le soleil se couche » ou « les terres occidentales », dans une interprétation analogue à celle de l’arabe *āl-Māġrib*². Cette seconde acception coïncide avec une notion de l’Europe au-delà de la dichotomie Occident-Orient, lorsqu’elle se situe au fondement de l’eurocentrisme et de l’orientalisme. Elle constitue un démenti précoce de la prééminence de l’Europe auto-affirmée, telle qu’elle est interrogée par Paul Valéry, celle d’un « petit cap » du continent asiatique présumé « capital », c’est-à-dire à la tête du monde :

Or, l’heure actuelle comporte cette question capitale : l’Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ?

L’Europe deviendra-t-elle *ce qu’elle est en réalité*, c’est-à-dire : un petit cap du continent asiatique ?

Ou bien l’Europe restera-t-elle *ce qu’elle paraît*, c’est-à-dire : la partie supérieure de l’univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d’un vaste corps ?³

On parvient à deux visions opposées de l’Europe : celle d’une entité homogène, stable et immobile, d’un cap et d’une forteresse à défendre et celle, à l’inverse, de la figure mythologique d’Europe, migrante d’Asie venue en Europe, incarnant ainsi le survol et le

¹ Chiara BOTTICI et Benoît CHALLAND, *Imagining Europe. Myth, Memory, and Identity*, Cambridge University Press, New York, 2013, p. 1.

² Sonja NEEF, *Der babylonische Planet, Kultur, Übersetzung, Dekonstruktion unter den Bedingungen der Globalisierung*, Universitätsverlag Winter, Heidelberg, 2013, p. 33.

³ Paul VALÉRY, *Œuvres I*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1957 p. 995.

dépassement des frontières⁴, ce que Derrida entend par « l'autre cap » : « au-delà de *notre cap*, il ne faut pas seulement se rappeler à l'*autre cap* et surtout au *cap de l'autre*, mais peut-être à *l'autre du cap*, c'est-à-dire à un rapport de l'identité à l'autre qui n'obéisse plus à la forme, au signe ou à la logique du cap »⁵.

De multiples Europe peuvent prétendre à l'éponymie du continent, dont la plus connue, est la princesse phénicienne enlevée par Zeus, qui, sous la forme d'un taureau, la transporte dans l'île de Crète⁶. Les dénombrer toutes s'apparenterait à un exercice de méthodologie mythologique qui dépasse le cadre de cet article, mais révélerait néanmoins l'hétérogénéité des récits mythiques grecs, déclinés en de multiples versions⁷. Le paradoxe (qui fait d'une Phénicienne l'éponyme du continent occidental) se maintient dans la majorité des récits : Homère, Hésiode, Bacchylode, Hellanicos, Conon ou Moschos lui attribuent Phoinix (l'éponyme de la Phénicie) pour père ; sa mère est Tyr (l'éponyme de la cité de Tyr en Phénicie) selon Jean d'Antioche⁸. Les mythes d'Europe forment donc une mosaïque narrative composite. Ils augurent d'une réflexion sur les liens idéologiques entre hellénocentrisme – cette stratégie de relation avec le reste du monde, soit les Barbares, fondée sur l'inégalité – et l'eurocentrisme aux fondements d'une expansion impérialiste et colonialiste. Pourtant, la majorité des Europe sont bien des Asiatiques et la principale une Phénicienne. Le mythe révèle, comme incidemment, la prévalence des interactions culturelles dans un monde méditerranéen ancien, initialement relativement dénué d'hellénocentrisme⁹.

Les mythes concernant l'Europe sont donc protéiformes et pourtant une interprétation restrictive de ce répertoire mythologique a conduit à forger des notions réifiées telles que l'idée d'une « Europe forteresse », repliée sur son insularité et une présumée homogénéité culturelle au prix d'effacements historiques. Si la princesse Europe dispose étymologiquement d'une voix ou d'un regard portant au loin, sa voix n'est guère plus audible aujourd'hui. Pourtant, à l'instar d'Europe, au-delà de l'eurocentrisme qui tend toujours à prévaloir, ne

⁴ Cette distinction entre l'Europe comme continent (*das Europa*) et la figure mythologique d'Europe (*die Europa*) n'est pas si éloignée de l'opposition théorisée par Sonja NEEF (*An Bord der Bauhaus. Zur Heimatlosigkeit der Moderne*, transcript Verlag, Bielefeld, 2009, p. 21) entre le Bauhaus (*das Bauhaus*) comme monolithe du modernisme et la Bauhaus (*die Bauhaus*), bateau en partance, symbole du Bauhaus en exil.

⁵ Jacques DERRIDA, *L'autre cap*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1991, p. 21.

⁶ Francisco DIEZ DE VELASCO, « Les Mythes d'Europe : Réflexions sur l'Eurocentrisme », *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 11, 1996, p. 125.

⁷ *Ibid.*, p. 124.

⁸ *Ibid.*, p. 127-128.

⁹ *Ibid.*, p. 130-131.

sommes-nous pas tous des « enfants d’immigrés », soit issus de filiations qui réhabilitent par excellence la figure de la Phénicienne ? Ainsi, comme le constate Christelle Hamel, « si l’on compte sur plusieurs générations, nous allons tous nous trouver un parent immigré. Les brassages de population ont été suffisamment importants ». Aussi évoque-t-elle une « population majoritaire » pour désigner ceux qui ne sont ni des immigrés ni des enfants ou petits-enfants d’immigrés. Pascal Blanchard renchérit même : « Si vous remontez sur vingt générations, vous avez une bonne chance de vous trouver un ancêtre noir, originaire d’Haïti, d’Afrique ou de Saint-Domingue. » Plus généralement, sont considérées comme « issues de l’immigration » les personnes dont au moins l’un des grands-parents est immigré¹⁰.

Il est toujours possible, comme le propose Trakilovic Milica, de prendre appui sur la théorie postcoloniale, afin d’étudier l’Europe comme une « formation discursive concrétisée avec l’instauration de frontières matérielles et symboliques » et de saisir son autodéfinition vis-à-vis de l’Autre culturel. En réalité, les frontières européennes vues dans leur hétérogénéité sont susceptibles de critiquer une vision dominante de l’Europe, souvent fondée sur le colonialisme, le nationalisme, la « blancheté » et une conception occidentale du progrès. Étudiés ensemble, le réfugié-migrant et les Balkans comme figurations frontalières compliquent toute idée trop “facile” de l’Europe ou d’européanité. Ils mettent ainsi en question les pratiques et les effacements frontaliers, spatiaux et symboliques, qui sont promulgués au nom de l’Europe¹¹. La « crise de l’immigration » pourrait être moins une crise de l’immigration qu’une crise de l’Europe postcoloniale confrontée à son passé colonial. Les migrants qui meurent aux frontières de l’Europe sont de puissants exemples soulignant la dissonance fondamentale entre les valeurs de l’Union européenne et ses actions¹². Reconnaître les ruptures et des discontinuités dans le passé et la mémoire de l’Europe permet de remettre en question l’eurocentrisme institutionnel. Une autre approche consiste à expliciter les enchevêtrements et les ruptures entre l’Europe et les Autres, permettant de libérer des narrations de l’Europe, longtemps demeurées silencieuses ou enfouies. En s’éloignant de

¹⁰ Un quart des français issus de l’immigration, La Croix, 30 juillet 2013 : <https://www.france-terre-asile.org/actualites/actualites/actualites-choisies/un-quart-des-francais-issus-de-limmigration>, site consulté le 10 novembre 2020.

¹¹ Trakilovic MILICA, *Unraveling the Myth: Tracing the Limits of Europe through its Border Figurations*, Utrecht University Repository, Utrecht, 2020.

¹² Johanna TURUNEN, “A Geography of Coloniality: Re-narrating European Integration”, Tuuli LÄHDESMÄKI et al. (dir.), *Dissonant Heritages and Memories in Contemporary Europe*, Palgrave Macmillan, Londres, 2019, p. 208.

hiérarchies de pouvoir privilégiant une appréhension eurocentrique du monde, s'ouvrent alors des récits de l'euroanéité pluriels et inclusifs¹³.

Les disparités est-ouest subsistent au sein-même de l'Europe, quand les expériences de l'Europe occidentale prévalent souvent, cantonnant celles de l'Europe orientale à une position liminaire. Plus largement, il est possible également d'aller au-delà des catégories Occident-Orient. En effet, comme l'affirme Gerard Delanty, « l'Europe est désormais “post-occidentale” en ce sens qu'elle n'est pas réductible à la catégorie “Occident” et ne peut plus être définie exclusivement en fonction de l'expérience historique de ses nations fondatrices d'Europe occidentale »¹⁴. La dichotomie, longtemps prévalente, entre l'Europe et l'Autre tend à s'élargir à de multiples Autres et peut même s'inverser. L'Europe, composée de multiples apports des Autres, incarne aussi « l'Autre » pour beaucoup dans le monde¹⁵.

Deux approches théoriques, susceptibles d'illustrer « l'autre cap », seront mises en exergue ici : la vision de l'Europe comme traduction selon l'analyse de Sonja Neef et la notion d'« Europe des transferts », pensée dans sa complexité, « à la place de l'opposition de deux archétypes : l'Europe des nations et une Europe perçue comme un monolithe homogène »¹⁶.

*

Pour commencer, l'approche de Sonja Neef identifie le principe fondamental de l'Europe dans la notion de « traduction » qu'elle décline suivant quatre exemples : un nom, un personnage mythologique, un élément cartographique (méridien de Greenwich) et une peinture architecturale (fresque de Tiepolo à la résidence de Würzburg) qui constituent tous des « traductions médiatico-culturelles de l'Europe ». Deux visions opposées se dessinent à travers ces quatre exemples : dans les deux premiers, l'Europe est définie par des éléments qui lui sont extérieurs ; dans les deux derniers, son eurocentrisme s'impose¹⁷.

¹³ Johanna TURUNEN, *op. cit.*, p. 208.

¹⁴ *Ibid.*, p. 206-207.

¹⁵ Luisa PASSERINI, Epilogue, in : Tuuli LÄHDESMÄKI et al. (dir.), *Dissonant Heritages and Memories in Contemporary Europe*, Palgrave Macmillan, Londres, 2019, p. 274.

¹⁶ Damien EHRHARDT, « Le concert (au-delà) des nations : l'Europe des transferts », *Hermès. La Revue*, n° 77, 2017, p. 174.

¹⁷ Sonja NEEF, „Europa und der Stier. Geteilte Identität im Mythos und seiner Kartographie“, in : Damien EHRHARDT & Soraya NOUR SCKELL (dir.), *Interculturalität et transfert*, Duncker & Humblot, Berlin, 2012, p. 59-73 ; Sonja NEEF, *Der babylonische Planet. Kultur, Übersetzung, Dekonstruktion unter den Bedingungen der Globalisierung*, Universitätsverlag Winter, Heidelberg, 2013.

L'interprétation étymologique proposée par Sonja Neef associe le nom Europe à trois acceptions évoquées pour la plupart en introduction : « celle qui voit loin », « celle qui est vue de loin » et « le pays du soleil couchant », c'est-à-dire à un *ailleurs* plutôt qu'à un *ici*. Cette observation à distance va de pair avec la vision d'une Europe jamais fixée sur elle-même, toujours mue par la différence et le désir de ce qui vient de loin¹⁸. Ainsi, le méridien de Greenwich, rouage d'une politique de mondialisation maritime divisant le monde en deux hémisphères occidental et oriental¹⁹, est remis en question au même titre que la perspective de Tiepolo centrée sur l'Europe. La voûte de l'escalier de la résidence à Würzburg réunit les quatre continents autour du dieu soleil Apollon : l'Afrique se situe à l'est, l'Asie à l'ouest, l'Amérique au nord et l'Europe au sud. En montant l'escalier, l'observation des fresques est soumise à des conditions optiques difficiles, liées à la courbure de la voûte, jusqu'à ce que le visiteur, accédant au palier, soit en mesure de porter son regard sur la fresque représentant l'Europe, qui surgit avec majesté. Une fois au sommet des escaliers, près de cette frise méridionale, le visiteur accède à un « point zéro », point de départ idéal pour l'observation des autres continents. Afin d'éviter cette vision centrée sur l'Europe, Sonja Neef invite à décentrer son regard et à renouveler continuellement son point de vue dans cet espace, en observant par exemple l'Europe à partir de l'Afrique ou de l'Asie. L'Europe apparaît alors continuellement « en transition », *via* le regard en mouvement de l'observateur, dans un état proche de celui de la traduction. Comme l'écrit Sonja Neef : « Tiepolo a pris la traduction au sérieux. Car la distorsion qui se produit lorsque le monde est traduit en signes ne cesse jamais ; à aucun moment dans la galerie ou sur les paliers, les observateurs ne prennent conscience de l'ensemble du monde de manière non déformée »²⁰.

L'histoire d'Europe, fille du roi phénicien, fait également intervenir son appartenance asiatique qui devient une composante dans la définition du continent homonyme. Selon la légende, elle cueille des fleurs avec ses camarades de jeu sur une plage de Phénicie lorsque Zeus s'éprend d'elle et, pour l'approcher par ruse et ne pas éveiller sa méfiance, se métamorphose en taureau. Europe vient caresser l'animal apprivoisé, orne ses cornes de fleurs et s'assoit sur son dos. Le taureau l'enlève alors et traverse avec elle la Méditerranée jusqu'en Crète, c'est-à-dire d'Asie en Europe. Zeus l'épouse selon Moschos ; il la donne ensuite pour

¹⁸ Sonja NEEF, *op. cit.*, p. 32-33.

¹⁹ *Ibid.*, p. 40-44.

²⁰ [*Offensichtlich hat Tiepolo den Auftrag der Übersetzung ernstgenommen. Denn die Verzerrung, die entsteht, wenn die Welt in Zeichen übersetzt wird, hört niemals auf; an keinem Punkt auf der Galerie oder auf den Treppenabsätzen werden die Beobachter des Weltganzen in unverzerrter Weise gewahr.*], Sonja NEEF, *op. cit.*, p. 47.

épouse au roi de Crète, Astérion. Il existe plusieurs narrations divergentes du mythe, qui démultiplient les visages de la jeune femme : son identité demeure indéfinie. Enlevée, parvenue contre son gré sur le continent qui portera ultérieurement son nom, Europe ne serait-elle pas aujourd'hui une sans-papiers ? L'actualisation du mythe proposée par Sonja Neef file cette métaphore : Europe traverse la Méditerranée avec pour seul bagage ce dont elle est vêtue ; paradoxalement l'auteur-même de son rapt, Zeus, légitime sa présence dans le pays d'accueil. Son union avec le roi de Crète conforte son nouveau statut empreint de patriarcat²¹.

Dans son interprétation du mythe, Sonja Neef établit un lien métaphorique entre la traversée d'Europe et la diffusion par les marchands, *via* les routes maritimes, de l'alphabet phénicien dans le monde méditerranéen. Au cours d'un processus de « regraphétisation », un système d'écriture créé pour une langue sémitique, le phénicien, est adapté aux besoins d'une langue indo-européenne, le grec. Dans son interprétation symbolique du mythe, Sonja Neef attribue à Europe, à cheval sur le taureau, l'utilisation de ses poches de ceinture pour apporter, en Grèce, les consonnes phéniciennes de sa terre natale. Il existe pour celles-ci un équivalent phonétique approximatif en grec²².

La traversée d'Europe et celle de l'alphabet phénicien constituent communément un acte fondateur de l'Europe, issu d'Asie. Europe la sans-papiers, enlevée par la figure patriarcale de Zeus, donne son nom au continent qui refoule aujourd'hui les migrants. Comble du paradoxe : les origines phéniciennes de la princesse la rattachent à un territoire, la Phénicie, qui correspond approximativement à celui du Liban actuel, dont proviennent aujourd'hui bon nombre de migrants. Un point commun, ironique et funeste, subsiste : à la violence du rapt, voire du viol d'Europe, menée sous la contrainte sur l'autre rive de la Méditerranée, succède la violence infligée aux migrants, refoulés aux frontières du continent. Le pouvoir d'attirer ou d'expulser réside dans l'arbitraire d'une force hégémonique, respectivement Zeus, puis l'Europe, composée d'Etats nations plus ou moins actifs dans ce processus. Ne pourrait-on y reconnaître une vengeance d'Europe raptée, dépossédée, traumatisée, désormais radicalement métamorphosée en continent-forteresse, contre ses semblables, si néanmoins la différence entre le personnage mythologique et ce qu'est devenu le continent dans un monde globalisé n'était pas si abyssale ?

En outre, peu de similitudes apparentent les migrations contemporaines à un enlèvement mythologique, si ce n'est le caractère souvent tragique qui leur est réciproque. L'histoire des

²¹ Sonja NEEF, *op. cit.*, p. 34-35.

²² *Ibid.*, p. 39.

frontières de l'Europe ne peut-elle se métamorphoser en narration pacifiée, au-delà des dichotomies trop longtemps prévalentes entre soi et l'Autre, pour une reconnaissance élargie des apports des multiples Autres qui composent le continent comme de la puissance de ses liens transculturels²³ ?

Sonja Neef associe les quatre exemples présentés ci-avant à des traductions. Mais de quelles formes de traduction s'agit-il ? Ne devrait-on pas parler de transferts culturels, au fondement de l'Europe, en particulier concernant la métaphore de la traversée d'Europe portant avec elle les lettres de l'alphabet phénicien ?

*

Initialement opposées à une forme de comparatisme aujourd'hui datée, qui tend à accentuer les différences culturelles, les études de transferts soulignent les « formes de métissage souvent négligées au profit de la recherche d'identité, d'une recherche qui vise naturellement à occulter ces métissages »²⁴. Le transfert culturel désigne la transmission d'idées, d'artefacts culturels, de pratiques ou d'institutions d'une culture à une autre²⁵. Mais, au cours de cette transmission, la médiation et la réception par la culture cible sont davantage mis en valeur que l'ascendant et la primauté généralement attribués à la culture émettrice. Un recentrage s'opère ainsi : au lieu de subir passivement l'influence de l'émetteur, le récepteur s'approprie activement son message qu'il est susceptible de transformer de manière plus ou moins créative. Ainsi, loin de se limiter à la transmission entre émetteur et récepteur, le transfert culturel étudie l'appropriation et la mutation du message dans la dynamique de son contexte. Michel Espagne le conçoit comme une « sorte de traduction », un transcodage entre plusieurs espaces nationaux sur fond de « métissage culturel »²⁶. Le lien avec les traductions d'Europe par Sonja Neef se précise.

S'il s'agit d'une forme de traduction, celle-ci s'apparente davantage à une « traduction culturelle » dans le sens du « tournant traductologique » et du *Translational Turn*²⁷,

²³ Luisa PASSERINI, Epilogue, in : Tuuli LÄHDESMÄKI et al. (dir.), *Dissonant Heritages and Memories in Contemporary Europe*, Palgrave Macmillan, Londres, 2019, p. 276.

²⁴ Michel ESPAGNE, *Les transferts culturels franco-allemands*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999, p. 1.

²⁵ Hans-Jürgen LÜSEBRINK, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Verlag J.B. Metzler, Weimar, 2005, p. 129-170.

²⁶ Michel ESPAGNE, *op. cit.*, p. 8.

²⁷ Cf. respectivement : Michael OUSTINOFF, Les « translation studies » et le tournant traductologique, in : Hermès. La Revue, n° 49, 2007, p. 19-28, et Doris BACHMANN-MEDICK, Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2006.

étroitement liée au contexte historique, culturel et politique. Considérée auparavant selon l'adage *traduttore, traditore* comme insuffisante à reproduire fidèlement l'original, la traduction jouit d'une perception plus favorable avec le romantisme allemand qui lui confère une fonction transformatrice²⁸. Cette orientation sera plus décisive avec les *Translation Studies* qui pensent la traduction comme « une réécriture du texte original », susceptible d'introduire « de nouveaux concepts, de nouveaux genres, de nouveaux procédés, si bien que l'histoire de la traduction est également l'histoire de l'innovation littéraire, et du pouvoir qu'a une culture d'en façonner une autre. »²⁹ La traduction ne se limite plus à la transmission des langues et des textes, mais à l'étude des environnements culturels dans toute leur tension et leur complexité : apparaissent ainsi, en complément de notions à l'instar de l'équivalence ou de la fidélité, de nouvelles catégories comme la représentation, la transformation et la différence culturelles, l'étrangeté et l'altérité, le décalage, le pouvoir, etc.³⁰

A cela s'ajoute que les années 2000 ont vu croître l'intérêt pour la traduction des *cultural studies* et des *Kulturwissenschaften*³¹. L'affirmation des différences à l'échelle globale et la position hégémonique de l'anglais sont des facteurs décisifs pour l'émergence d'un tournant traductionnel susceptible d'initier de nouveaux contacts humains grâce à une « traduction culturelle » aux antipodes de la vision clashiste des civilisations proposée par Samuel P. Huntington³². Cette traduction culturelle, pour être pleinement aboutie, requiert le recours aux méthodes de recherche utilisées en ethnologie et en anthropologie, en particulier en matière de contextualisation. Kwame Anthony Appiah qualifie de pareilles contextualisations riches et complexes, fondées sur des formes de traduction les plus diverses, de « traductions denses » (*thick translations*)³³. Avec l'avènement du *Translational Turn*, les cultures sont elles-mêmes perçues à l'aune de la traduction ; l'hybridité représente donc plus qu'un mélange interculturel : un véritable « espace tiers » où s'opèrent les processus de traduction³⁴.

Cette notion élargie de la traduction irrigue l'analyse des migrations mondiales, lorsqu'elles sont définies comme un processus de transformation continu, qui permet de comprendre la

²⁸ Michael OUSTINOFF, Les « translation studies » et le tournant traductologique, p. 25.

²⁹ Introduction de Susan BASSNETT et d'André LEFEVERE à *Contemporary Translation Theories* d'Edwin GENTZLER, cité par OUSTINOFF, Les « translation studies » et le tournant traductologique, p. 25.

³⁰ Doris BACHMANN-MEDICK, *op. cit.*, p. 239.

³¹ *Ibid.*, p. 240.

³² *Ibid.*, p. 241.

³³ *Ibid.*, p. 243. Cette notion est calquée sur celle de « référence dense » (*thick description*) des faits et du terrain observé, compte tenu du point de vue des différents acteurs, telle qu'elle a été développée par Clifford GEERTZ.

³⁴ *Ibid.*, p. 251.

complexité de la construction des identités culturelles des migrants au-delà des structures d'intégration des sociétés contemporaines. Selon Bachmann-Medick, la traduction permet d'appréhender le processus d'échanges et de négociations interculturels, en se fondant toujours :

sur les tentatives de communication linguistique et les irritations linguistiques, sur les chevauchements de langues et le multilinguisme. La "traduction" fournit le concept directeur d'un nouveau vocabulaire d'analyse culturelle et scientifique qui convient à une conceptualisation alternative des "flux turbulents" des mouvements migratoires actuels de personnes, de choses, d'idées et d'autres formes d'échanges dans un monde globalisé.³⁵

Traduire vient du latin *traducere* qui signifie transporter. Le fait d'avoir été "transporté" à travers le monde fait dire à Salman Rushdie qu'il est un "homme traduit". Pour préciser sa pensée, il ajoute : « On suppose normalement que l'on perd toujours quelque chose dans la traduction ; je m'en tiens obstinément à l'idée que quelque chose peut également y être gagné »³⁶.

Toutes ces nouvelles acceptions de la traduction demeurent proches du processus de transfert culturel, bien que dans ce dernier cas, la traduction présente toujours un intérêt même lorsqu'elle trahit sa source. La mutation du message et le contexte dans lequel s'inscrit le transfert paraissent donc aussi essentiels que le message lui-même : l'accent est mis sur les mutations plus ou moins créatives intervenant lors de la circulation internationale, sans donner de primauté à l'origine du message.

*

Les quatre exemples de « traductions médiatico-culturelles de l'Europe » proposées par Sonja Neef inspirent une vision de l'Europe provoquant le décentrement du regard, le miroir inversé, l'ouverture au monde, la plus-value interculturelle de la migration et la transmutation d'éléments externes. La Phénicienne Europe se situe aux antipodes de l'eurocentrisme et préfigure les objets des *cultural studies* avec lesquels elle coïncide sous l'apparence d'une femme migrante confrontée à la subalternité. Il s'agit certes d'une princesse, mais exilée et soumise à l'arbitraire et aux décisions d'hommes puissants, d'abord Zeus, puis le roi de Crète.

³⁵Doris BACHMANN-MEDICK, *op. cit.*, p. 255.

³⁶ Salman Rushdie dans *Patries imaginaires (Imaginary Homelands)* 1992, cité par Michael OUSTINOFF, L'incommunication des imaginaires européens, in : Hermès. La Revue, n° 77, 2017, p. 167.

L'introduction de l'alphabet phénicien qui métaphoriquement lui est attribué par Sonja Neef, constitue un acte de traduction, mais surtout un transfert culturel caractérisé par l'appropriation-mutation et la transmutation d'éléments extérieurs. Si Europe, enlevée et transportée en Crète, est contrainte à un rôle passif, l'apport de ses idées et de son écriture révolutionne les terres qui portent désormais son nom. Comme en témoigne ce rapt, les transferts ne s'opèrent pas toujours sous le signe d'une créativité heureuse. Dans certains cas, leurs conséquences peuvent aussi être désastreuses. Les contextualiser et les expliquer est nécessaire pour saisir les aspects positifs et négatifs inhérents aux échanges interculturels. En effet, la mutation propre aux transferts culturels ne représente pas toujours un progrès : il en va ainsi de l'instrumentalisation, par Orbán, de la figure de Franz Liszt, compositeur cosmopolite, situé « au-delà des papiers », qu'il érige en génie de la seule musique hongroise³⁷.

L'Europe des transferts met en lumière, au-delà des différences, la dynamique des contradictions entre la forteresse Europe, ses Etats-nations, et la figure de la princesse phénicienne, dont la force symbolique est à même de déconstruire l'eurocentrisme. Et qu'en est-il d'un autre cap pour reconstruire une Europe ouverte à la « traduction culturelle » et pleinement consciente de l'effet de ses transferts ? Une première étape de cette reconstruction serait de garder en mémoire et de s'appuyer sur les termes de Sonja Neef :

L'Europe [ne satisfait pas aux enjeux et à sa mission de traduction] lorsqu'elle se retranche dans une "forteresse", d'où les événements mondiaux doivent être mesurés et contrôlés. Car au sein de relations planétaires, même quand les mouvements écologiques, économiques, financiers, sociaux, culturels, linguistiques... émanent de l'Europe vers le monde, ils reviendront d'une façon ou d'une autre sur le continent dont ils sont issus. Il sera donc crucial que l'Europe se souvienne de son nom, qui lui rappellera son rôle de traductrice, à savoir celle qui s'est transportée/traduite elle-même, qui a su échapper à une conscience limitative de soi et qui s'est toujours définie à partir d'un lointain, d'où elle voit, d'où elle est vue. Bref : qu'elle conserve intacte dans son esprit sa relation indéfectible avec la Méditerranée et ses rives³⁸.

³⁷ Damien EHRHARDT, « Le concert (au-delà) des nations : l'Europe des transferts », *Hermès. La Revue*, n° 77, 2017, p. 175.

³⁸ Sonja NEEF, *Der babylonischen Planet*, p. 201, [*Europa wird den Auftrag oder der Verantwortung der Übersetzung nicht dadurch gerecht, dass es sich auf eine ‚Festung‘ zurückzieht, von wo aus das Weltgeschehen vermessen und beherrscht werden soll. Denn in der Beziehung des Weltganzen werden die ökologischen, ökonomischen, finanziellen, sozialen, kulturellen, sprachlichen usw. Bewegungen, wann immer sie von Europa ausgehen, in irgendeiner Weise auch dorthin zurückkehren. Es wird also darauf ankommen, dass sich Europa auf ihren Namen zurückbesinnt, der sie an ihrer Rolle als einer Über-Setzering erinnert, nämlich daran, dass sie*

Références

- BACHMANN-MEDICK, Doris, *Cultural Turns, Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2006.
- BOTTICI, Chiara & CHALLAND, Benoît, *Imagining Europe. Myth, Memory, and Identity*. Cambridge University Press. New-York, 2013.
- DERRIDA, Jacques, *L'autre cap*, Les Editions de Minuit, Paris, 1991.
- DIEZ DE VELASCO, Francisco, Les Mythes d'Europe : Réflexions sur l'Eurocentrisme, in : *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 11, 1996, p.123-132.
- ESPAGNE, Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999.
- EHRHARDT, Damien, Le concert (au-delà) des nations : l'Europe des transferts, *Hermès. La Revue*, n° 77, 2017, p. 169-176.
- EHRHARDT, Damien & NOUR SCKELL, Soraya (dir.), *Interculturalité et transfert*, Duncker & Humblot, Berlin, 2012.
- LÄHDESMÄKI, Tuuli ; PASSERINI, Luisa ; KAASIK-KROGERUS, Sigrid ; HUIS, Iris van (dir.), *Dissonant Heritages and Memories in Contemporary Europe*, Palgrave Macmillan, Londres, 2019.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Verlag J.B. Metzler, Weimar, 2005.
- MILICA, Trakilovic, *Unraveling the Myth: Tracing the Limits of Europe through Its Border Figurations*, Utrecht University Repository, Utrecht, 2020.
- NEEF, Sonja, *Der babylonische Planet. Kultur, Übersetzung, Dekonstruktion unter den Bedingungen der Globalisierung*, Universitätsverlag Winter, Heidelberg, 2013.
- NEEF, Sonja, *An Bord der Bauhaus. Zur Heimatlosigkeit der Moderne*, transcript Verlag, Bielefeld, 2009.
- OUSTINOFF, Michael, « Les translation studies et le tournant traductologique », *Hermès. La Revue*, n° 49, 2007, p. 19-28.
- OUSTINOFF, Michael, « L'incommunication des imaginaires européens », *Hermès. La Revue*, n° 77, 2017, p. 165-168.
- VALERY, Paul, *Œuvres I*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1957.

einst selbst über-gesetzt hat, dass sie nie ganz bei sich war, sondern immer zu einer Ferne in Beziehung steht, in die sie sieht, aus der sie gesehen wird, kurz: dass sie sich ihrer Beziehung zum Mittelmeer und den dahinter liegenden Landstrichen gewahr bleibt.]